SAGESSE DES CONTES BOUDDHISTES

Chacune des grandes religions est porteuse de sagesse. C'est le point de départ de cette collection qui propose 20 méditations pour penser sa vie et donner du sens à son existence. Faut-il chercher à tout savoir ? Sommes-nous responsable de ce qui nous arrive ? Peut-on maîtriser ses émotions ? Doit-on souffrir pour se réaliser ? L'essentiel est-il urgent ? Pour répondre à l'ensemble de ces questions, les auteurs sélectionnent 20 contes de la tradition bouddhiste, qu'ils présentent en trois temps : la narration, une analyse et des pistes de réflexion.

Oscar BRENIFIER est Docteur en philosophie, formateur et consultant philosophique, il travaille depuis de nombreuses années, en France et à l'étranger, sur le concept de « Pratique philosophique », tant sur le plan pratique que théorique. Il est l'un des principaux promoteurs de la philosophie dans la cité : cafés-philo, ateliers philosophiques avec les enfants et les adultes, ateliers et séminaires en entreprises... Il a publié de nombreux ouvrages en ce domaine, dans plus de vingt-cinq langues. Il a cofondé l'Institut de Pratiques Philosophiques dont il est le président. Il est également l'un des auteurs du rapport de l'Unesco « La philosophie, une école de la liberté ». Vous trouverez plus d'informations sur son site : www.brenifier.com et sur celui de l'IPP : www.pratiques-philosophiques.com.

Isabelle MILLON est philosophe-praticienne, spécialisée en pratique philosophique avec les enfants et les adolescents. Elle a travaillé dans de nombreux pays, a cofondé l'Institut de Pratiques Philosophiques dont elle est la directrice, forme enseignants et personnes diverses à la pratique philosophique et organise des ateliers philosophiques hors les murs. Elle est aussi l'auteur de livres pour jeunes adultes et adultes, et collabore avec Oscar Brenifier sur de nombreux ouvrages.

www.editions-eyrolles.com
Groupe Eyrolles | Diffusion Geodif

Code éditeur : G55882
ISBN : 978-2-212-55882-1
9 782212 558821
13.90 €

Roland et Sabrina Michaud © AKG-images – Hokus Pokus © Éditions Eyrolles

Oscar Brenifier Isabelle Millon
SAGESSE DES CONTES BOUDDHISTES
EYROLLES

SAGESSE DES CONTES BOUDDHISTES

Exercices philosophiques

EYROLLES

Sagesse vivante

5/ Tu as raison toi aussi

Peut-on être certain de ce que l'on dit ?

Le maître venait de terminer une explication compliquée de concepts difficiles. Un long silence s'ensuivit. Quelques moines se hasardèrent à parler, peu sûrs d'eux-mêmes, puis s'enhardissant lentement à émettre des opinions à propos de ce qui avait été dit, cherchant surtout à obtenir l'aval du maître quant à ce qu'ils avaient compris. Comme ce dernier ne disait rien, chacun d'entre ceux qui prenaient la parole finissait par affirmer catégoriquement la véracité de son propos. Finalement éclata une dispute théorique animée entre deux moines particulièrement têtus et verbeux.

Comme aucun des deux n'arrivait à convaincre son adversaire, ils décidèrent d'un commun accord d'en référer à « l'autorité ». Le premier exposa son argumentation et demanda au maître ce qu'il en pensait. Après un moment d'hésitation, ce dernier répondit laconiquement : « En effet, tu as raison. » Le jeune homme fut ravi de cette réponse, prit un air entendu, jeta un regard victorieux à son adversaire et sortit de la pièce. Le second moine, quelque peu troublé, se lança alors dans une longue démonstration afin d'expliquer au maître sa vision des choses. Celui-ci l'écouta patiemment jusqu'au bout, hésita encore un instant, avant de conclure de la même manière : « Certes, tu as raison. » Le moine, rassuré, en fut ravi et sortit aussitôt de la pièce.

Un troisième moine, qui avait suivi toute la discussion sans rien dire, très surpris par les deux approbations successives et contradictoires du maître, l'interpella : « Je ne comprends pas, maître. Les deux thèses que vous avez écoutées sont totalement opposées. Elles ne peuvent pas être vraies toutes les deux en même temps ! Comment pouvez-vous dire à ces deux moines qu'ils ont tous les deux raison ? »

Le maître le regarda en souriant, acquiesça de la tête, et répondit : « Tu as raison toi aussi. »

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 50 10/02/14 18:00

La conjecture

Parmi les diverses distinctions qu'il identifie dans les modalités du jugement, Kant oppose l'assertorique, l'apodictique et le problématique. L'**apodictique** relève de la nécessité, il peut être prouvé. Le **problématique** est énoncé comme simple possibilité. L'**assertorique** est une affirmation non spécifiée, sans terme modal comme « nécessairement » ou « possiblement ». Néanmoins, bien souvent, ce qui est affirmé de manière assertorique dans le discours courant, sans détermination particulière, est entendu de manière apodictique par ceux qui en sont les auteurs, ou même leurs auditeurs. Le discours est pris de manière catégorique, comme une **vérité universelle** et inconditionnelle, sans pourtant qu'il relève d'une quelconque nécessité. Si l'on examinait de plus près ces jugements, on s'apercevrait souvent qu'ils dépendent en réalité de conditions bien spécifiques. On peut prendre comme exemple symbolique et pratique de ce problème le fameux « 2 + 2 = 4 », exemple classique de certitude, proposition ou équation qui pourtant n'est vraie que dans le cadre d'une base mathématique bien spécifique.

C'est pour cette raison que bien des philosophes, dans la lignée de Platon, considèrent que la plupart des énoncés sont en fait de nature problématique, c'est-à-dire qu'ils ne représentent que des **hypothèses**, des conjectures. C'est justement ce qui permet au maître de l'histoire d'affirmer une chose et son contraire. Un tel basculement de perspective ne constitue pas uniquement une préoccupation formelle et abstraite, car il est lourd de conséquences. La première est sur le plan de l'attitude. Tous comme les deux premiers moines de cette histoire, le désir d'avoir le « dernier mot » nous entraîne facilement dans les pires excès, car notre image y est en jeu et nous sommes parfois prêts à de terribles extrémités pour ne pas nous sentir « humiliés ». C'est pour cette raison que Montaigne nous encourage à prendre certaines précautions oratoires ou à prendre de la distance lorsque nous affirmons quelque chose, car les prétentions de certitude nous acculent aux pires situations.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 51 10/02/14 18:00

La seconde conséquence est de nature plus cognitive. Elle consiste à toujours tenter d'identifier les présupposés ou postulats qui conditionnent un discours, à les problématiser afin d'en saisir la limite. Ainsi, lorsque nous serons en désaccord avec une autre personne, plutôt que de chercher à la convaincre du bien-fondé de nos affirmations ou de vouloir à tout prix lui montrer son erreur, nous tenterons plutôt d'établir les différences de **fondement** ou de démarche qui mènent à cette divergence de conclusions, afin d'appréhender de nouvelles intuitions et de faire progresser la pensée, de manière collaborative.

La logique

Le troisième moine est surpris par le discours du maître, qui ne lui semble pas logique car il se contredit. La logique est la science ou l'art du **raisonnement**. Ainsi, est logique une personne qui raisonne bien. Ou encore une proposition, un discours construits selon les règles de l'art, qui n'en transgressent pas les interdits. La logique classique, dont l'origine remonte à Aristote, se fonde sur quatre règles de base. Le principe d'identité qui établit qu'une chose est ce qu'elle est, et pas autre chose. Le principe de non-contradiction qui interdit d'affirmer de la même manière une chose et son contraire. Le principe du tiers exclu qui détermine qu'entre deux propositions contraires, il ne se trouve pas d'intermédiaire. On peut aussi en tirer l'idée qu'entre deux propositions contraires, de manière nécessaire, l'une est vraie, l'autre fausse. Et le principe de raison suffisante qui affirme que rien n'est sans raison : tout ce qui est a une raison d'être, tout ce qui n'est pas a une raison de ne pas être, que l'on connaisse ou non ces raisons.
La science ou pensée a au fil du temps concocté d'autres conceptions de la logique, telle la dialectique ou bien la logique « floue ». La première prend en charge des propositions apparemment contradictoires et se fonde sur leurs **contradictions** afin de faire émerger de nouvelles propositions. La seconde refuse le principe de bivalence, où l'on peut seulement répondre « oui ou non », pour y inclure des **proportions**, des degrés. Mais il n'en reste pas

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 52 10/02/14 18:00

moins vrai que la logique classique reste très opératoire, en particulier dans l'articulation du sens commun.
La logique, plus qu'un raisonnement particulier, se réfère à un ensemble de règles et de principes régissant la **construction** de la pensée, établissant la possibilité d'élaborer une **argumentation** ou une **démonstration**. De ce point de vue, non seulement il n'existe pas tellement de logiques diverses, mais de surcroît, la plupart du temps, nous ne sommes pas conscients de la logique que nous utilisons. Soit son utilisation en est intuitive et très vague, soit elle est inexistante.

La dialectique

Lorsque le maître répond à l'objection du troisième moine, « Tu as raison, toi aussi », nous sommes aussi surpris que son interlocuteur. Mais contrairement à lui, nous rions de cette apparente boutade, car nous ne sommes pas partie prenante de la discussion. Si l'on doit **analyser** cette surprenante remarque, disons qu'elle transgresse doublement le principe logique de non-contradiction. D'une part en affirmant tacitement une chose et son contraire, d'autre part en confirmant la légitimité de la logique tout en la niant.
Comme nous l'avons mentionné plus tôt, il est possible de critiquer ou de dépasser la logique classique sans pour autant tomber dans l'arbitraire et le non-sens. C'est ce dont se targue entre autres l'art de la dialectique, qui en un sens fait fi des règles de la logique, en affirmant par exemple qu'une chose à la fois « est ce qu'elle est » et « est ce qu'elle n'est pas ». Ce n'est pas que la dialectique ignore la logique, bien au contraire, mais elle prétend en sublimer les règles, les dépasser, en les intégrant dans un **cadre élargi**. Il ne s'agirait pas de confondre la dialectique avec une simple production rhétorique ou peu substantielle, ce dont l'accuseront d'ailleurs divers philosophes comme Kant.
La posture dialectique présuppose une sorte d'**unité** de l'être ou de la pensée qui fait que toute opposition n'est jamais qu'apparence, situation provisoire ou réduite, qu'il s'agisse de dépasser pour entrevoir une réalité transcendante ou plus « réelle ». Toute

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 53 10/02/14 18:00

antinomie est alors le moyen d'accéder à une vérité plus fondamentale, tout antagonisme mène ou peut mener à une réalisation ou accomplissement de l'être ou du monde. La logique est alors un outil du sens commun qu'il s'agit de relativiser. Pour Hegel, le travail de négativité, qui remet en cause toute évidence de la pensée, est la condition d'émergence ou d'accès à l'absolu. Pour Marx, les forces contradictoires en œuvre dans l'histoire permettent l'accomplissement du progrès humain : le matérialisme dialectique. En général, dans tout processus dialectique, il s'agit donc de mettre en abyme le sujet pensant, tout postulat ou certitude, afin de réellement mettre en œuvre la **pensée**, réaliser le soi, prendre pleinement conscience du monde ou le transformer.

La Voie du milieu (Madhyamaka)

Un des éléments clés de la doctrine prêchée par le Bouddha se nomme « la Voie du milieu ». Une des préoccupations de cet enseignement est de proposer une pratique qui tente d'échapper à la théorisation outrancière et à l'accumulation argumentative, afin d'assurer avant tout la délivrance de l'existence et des douleurs qui l'accompagnent. Seul ce **salut** l'intéresse. Mais les esprits se perdent et s'épuisent en tentant de déterminer la vérité objective des choses, en commençant avec la réalité du « moi », pour savoir s'il existe ou non en lui-même, ou s'il demeure identique entre ses diverses existences. À ces questions métaphysiques, le Bouddha offre toujours en guise de réponse une sorte de « ni oui, ni non », qui peut être considérée comme une forme d'**agnosticisme**. De même, il refuse tant la complaisance de l'opinion commune que les excès des ascètes, proposant là encore une voie moyenne.

Néanmoins, parmi les disciples de la doctrine, diverses écoles et tendances sont apparues qui interprètent le maître de manières différentes. En prétendant résoudre maints problèmes laissés en suspens, elles s'engagent dans de grands débats théoriques, voire polémiques. Vers le IIIe siècle apparaît un grand penseur, Nagarjuna, parfois nommé le second Bouddha, qui tente de redonner sa vigueur originelle à la pensée bouddhiste en fondant l'école des Madhyamika, ou « partisans de l'opinion moyenne ».

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 54 10/02/14 18:00

Avant tout, Nagarjuna critique et nie par l'absurde les systèmes philosophiques qui prétendent exprimer la **vérité ultime** par le **langage**. Il montre comment les paroles emprisonnent tant le contenu que ceux qui en sont partie prenante, au niveau cognitif et sur le plan des émotions. Il se fonde d'une part sur l'idée de la **vacuité** des choses en soi ou de la substance propre, et sur la loi de production mutuelle qui relativise toute existence spécifique comme une transformation permanente, encastrée dans une matrice de conditionnalités, prise dans un système de causes et d'effets. Nagarjuna démontre huit négations fondamentales groupées en quatre couples d'opposés. Ainsi, il n'y a ni cessation ni production de quoi que ce soit, ni anéantissement ni éternité, ni unité ni multiplicité, ni venue ni départ. Dès lors, le temps n'est qu'une illusion, de même que le mouvement et l'immobilité. Ainsi, simultanément, tout ce qui existe à la fois est et n'est pas.
Parmi les citations fameuses de ce philosophe qui nous éclairent sur sa pensée, nous trouvons les deux suivantes. « Si je défendais une thèse, alors je tomberais dans des **erreurs logiques**. Mais je ne défends aucune thèse, dès lors je ne suis pas dans l'erreur. » « Tout est bien comme il semble, rien comme il semble. À la fois comme il semble, et non comme il semble. » C'est bien là le message du maître de cette histoire.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 55 10/02/14 18:00

Quelques questions pour approfondir et prolonger

Compréhension

– Pourquoi les moines veulent-ils avoir l'aval du maître ?
– Pourquoi le silence du maître est-il interprété comme un acquiescement ?
– Pourquoi chacun des moines veut-il convaincre son adversaire ?
– Pourquoi le premier moine prend-il un air entendu ?
– Pourquoi le maître dit-il aux deux moines qu'ils ont tous les deux raison ?
– Le maître manque-t-il de logique ?
– Pourquoi le maître sourit-il en répondant au troisième moine ?
– Le maître s'est-il moqué des moines ?
– Que veut accomplir le maître ?
– Le troisième moine est-il différent des deux premiers ?

Réflexion

– Peut-on dire légitimement « à chacun sa vérité » ?
– La certitude est-elle une garantie de vérité ?
– Suffit-il de bien prouver quelque chose pour que ce soit vrai ?
– Est-ce en persuadant autrui que l'on a raison ?
– Peut-on à la fois avoir raison et avoir tort ?
– Deux thèses opposées peuvent-elles être vraies simultanément ?
– Tout discours est-il problématique ?
– Peut-il y avoir plusieurs logiques ?
– La logique et la dialectique s'opposent-elles ?
– Une proposition peut-elle être absolument vraie ?

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 56 10/02/14 18:00

11/ Rien

Pourquoi veut-on toujours quelque chose et non pas rien ?

À l'époque où le Bodhisattva, l'Être éveillé, était devenu un saint homme, il s'en alla dans les montagnes de l'Himalaya où cinq cents moines le suivirent, devenant ses disciples. Il avait acquis des pouvoirs surnaturels : il volait dans les airs et il comprenait les pensées des personnes sans qu'elles les expriment. Ses immenses pouvoirs impressionnaient beaucoup ses cinq cents disciples.

Lors de la saison des pluies, son adjoint partit avec deux cent cinquante moines dans les villages des alentours pour trouver des graines, du sel et autres nécessités. Or ceci se passait à l'époque où le maître était sur le point de mourir. Les deux cent cinquante moines qui restaient auprès de lui s'en rendaient bien compte. Aussi décidèrent-ils de lui poser une grande question : « Ô Très Saint Homme, dans ta longue vie où tu as pratiqué la compassion et la méditation, quel a été ton plus grand accomplissement ? » Le Bodhisattva, étant sur le point de mourir, avait beaucoup de difficulté à parler et il prononça un seul mot : « Rien. »

Puis il partit pour le paradis.

Les deux cent cinquante disciples s'attendaient à quelque parole fantastique, au pouvoir magique. Aussi furent-ils très déçus. Ils se disaient les uns les autres : « Après une longue vie de pratique, de compassion et de méditation, notre pauvre maître n'a "rien" accompli de grand. » Ils en vinrent à considérer qu'il avait raté sa vie, aussi brûlèrent-ils son corps sans cérémonie particulière, sans hommage ni même respect.

Quand l'adjoint revint avec ses deux cent cinquante moines, il demanda immédiatement :

– Où est le Saint Homme ?

– Il est mort, répondirent les autres.

– Lui avez-vous demandé son plus grand accomplissement ?

– Évidemment, on l'a fait.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Il a dit qu'il n'avait « rien » accompli. Alors nous n'avons pas fait de cérémonie pour ses funérailles.

L'adjoint, éberlué, retint sa colère.

– Mes frères, vous n'avez pas compris le sens des mots du maître. Il vous disait qu'il avait accompli la grande connaissance du « rien ». Il a réalisé que les noms des choses ne sont pas ce qu'elles sont. Il y a ce qu'il y a sans que cela se nomme « cette chose-ci » ou « cette chose-là ». Il n'y a pas de « chose », il n'y a rien.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 102 10/02/14 18:00

Mais l'adjoint avait beau expliquer l'accomplissement merveilleux du grand maître, les moines ne comprenaient toujours pas. Pendant ce temps, de son paradis, l'Être illuminé entendit que les paroles de son ancien adjoint n'étaient pas acceptées. Alors il réapparut sur terre, flottant dans les airs au-dessus de son ancien monastère. Il loua les paroles et la sagesse de l'adjoint en disant : « Celui qui entend la Vérité et la comprend sans réfléchir est bien meilleur qu'une centaine d'idiots qui passent une centaine d'années à penser et penser et penser. » Là-dessus, il disparut.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 103 10/02/14 18:00

Visible et invisible

On peut comprendre la déception des moines. Ils veulent voir du visible, ils veulent saisir du saisissable, mais le Bouddha ne leur offre que de l'invisible, de l'impalpable, voire de l'indicible. Mais l'être humain veut être sûr, et pour cela il doit **voir**. Bizarrement, les yeux nous servent d'alibi. Mais peut-être vaut-il mieux parfois ne pas voir. Pensons ici à la sagesse des « trois singes », thème d'origine bouddhiste, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne parlent. Certes, cela semble contredire la présente histoire, mais ces « contradictions » sont typiques de l'esprit bouddhiste.

Les sens sont trompeurs, car ils ne perçoivent que l'immédiat, seule la raison peut percevoir la **vérité** qui transcende ces apparences. Mais la raison, par le même processus, doit aussi percevoir ses propres illusions. C'est ainsi que la **dialectique** nous invite à un retour sur le sujet lui-même : celui qui pense doit devenir un objet pour sa propre pensée. Il doit donc se mettre en **abyme**, se problématiser et se dialectiser, en quelque sorte il doit se déréaliser, afin de « voir ». Comme le propose Foucault, si le rôle de la science est de donner à voir l'invisible, le rôle de la philosophie est de « rendre visible ce qui précisément est visible ».

Plus radicale encore que l'idéalisme, la pensée bouddhiste invite à penser le rien. On retrouve quelque chose de semblable chez les mystiques, chez les pères grecs de l'Église, chez les penseurs apophatiques. Ces derniers privilégient la démarche « négative », raisonnement qui procède par négations, en déterminant ce que les choses ne sont pas, ou encore par abstraction, en enlevant toute spécificité ou concrétude. En particulier lorsqu'il s'agit de déterminer la « nature » de Dieu, qui est en quelque sorte une absence de nature. L'être absolu, c'est le non-être, pourrait-on dire avec eux. « Dieu lui-même ignore ce qu'il est parce qu'il n'est pas quelque chose », écrivit Jean Scot Érigène. Toute représentation de l'absolu, image ou concept, se voit démasquée dans son inadéquation à cerner ce qui est sans limites. La simple affirmation de l'**existence de Dieu** en devient impossible. Nous approchons le « rien » de Bouddha.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 104 10/02/14 18:00

Attente et déception

Les moines sont déçus : ils ne savent pas « apprécier » le rien. L'être humain, par les immenses possibilités de sa pensée, peut méditer sur l'infini, voire sur l'impensable. Le problème est qu'il en est de même pour sa volonté, dont l'étendue dépasse même son entendement, comme le souligne Descartes. L'homme n'hésite pas à se mesurer à l'**infini** : il se prend parfois pour Dieu, se compare à lui ou le défie, comme de nombreux mythes le décrivent. La manière concrète dont cela se pose est dans l'opposition entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être, ou ce que nous prétendons être. Ou bien entre la réalité du monde et ce que nous voulons qu'il soit. L'être humain, *imago viva dei* (image vivante de Dieu) disait-on à la Renaissance, à l'instar de Dieu agit sur le monde, le modifie, le crée, ou le détruit, pourrait-on ajouter. Pour cela, il comprend, il projette, il invente, il fabrique : il modifie le **réel**.

Sur un plan plus existentiel, nous voulons en général « être quelqu'un ». C'est-à-dire que nous souhaitons nous distinguer, nous désirons être spécial. Cela s'exprime par l'**ambition**. Tout est bon pour exister ou sur-exister.

Face à ces espoirs débridés ou insensés, on ne saurait éviter la déception. Que nous espérions quelque chose de soi, du monde ou d'autrui, il y aura toujours de nombreuses attentes qui ne seront pas satisfaites. Nous sommes pris dans un **étau**, dans une impasse, ce que les Américains nomment *double bind*. D'un côté un désir, une volonté qui nous permet d'accomplir de grandes choses, une ambition qui nous motive, des rêves qui nous font agir, et de l'autre la **réalité** qui s'impose, brutale et aveugle, qui frustre bon nombre de nos envies ou rend impossible nos projets. Nous ne saurions donc éviter la **déception**, comme les moines de cette histoire qui attendent de « grandes choses » et pour cela ont suivi le Bouddha.

Sauf si nous recourons à quelque forme de **sagesse**. Le bouddhisme nous propose d'abandonner toute forme d'avidité ou de volonté, qui ne saurait que nous rendre misérable, en comprenant que tout est illusion. Le christianisme nous propose de faire

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 105 10/02/14 18:00

uniquement des choses qui sont bonnes en elles-mêmes, ainsi en faisant le bien, nous serons en accord avec nous-même et la loi divine, sans nous soucier des conséquences. Les stoïciens, comme Épictète, nous suggèrent de distinguer ce qui dépend de nous, sur lequel nous pouvons agir, de ce qui ne dépend pas de nous, que nous devons simplement accepter. Accepter le « rien » est un véritable défi.

La vacuité (śūnyatā)

Les moines attendaient quelque chose de grand de la part du maître, mais ils ont obtenu « rien ». Dans leur esprit, cela signifie qu'ils n'ont rien obtenu. Sans se rendre compte que ce « rien » est le plus important, l'**absolu**, l'inconditionnel, la chose la plus « énorme » que l'Éveillé ait pu accomplir et leur léguer. Ce « rien », c'est la « vacuité » qui est le **fondement**, la présence absolue, l'absence substantielle, qui rend tout ce qui existe totalement illusoire.

La vacuité, śūnyatā nirvāna en sanscrit, est un des concepts fondamentaux du bouddhisme, bien qu'on le trouve déjà dans l'hindouisme, avec quelques différences d'articulations. Des différences se retrouvent aussi à ce sujet entre les écoles bouddhistes. De manière générale, cette vacuité indique la réalité « objective » des choses, mais aussi une pratique, puisqu'il s'agit d'une **expérience spirituelle**. Elle s'applique aux choses « objectives », qui n'ont pas d'être en soi, et à la « subjectivité », qui est tout autant une **facticité**. De ce fait, nous sommes dans la non-dualité : il n'y a plus de différence substantielle entre le sujet et l'objet, entre ce qui est pensé et celui qui pense. Il ne reste qu'une différence de forme, superficielle. C'est en ce sens qu'il s'agit tout autant d'une **métaphysique**, ou d'une **épistémologie**, que d'une **pratique**.

Le concept de vacuité est indissociablement lié à celui d'**interdépendance**. Pour illustrer ce rapport, citons la fameuse stance de Nagarjuna : « Puisqu'il n'est rien qui ne soit dépendant, il n'est rien qui ne soit vide. » La vacuité indique l'absence d'être en soi des êtres et des choses, c'est-à-dire l'inexistence de toute essence. Cela signifie que rien ne détient de caractère fixe et inchangeable,

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 106 10/02/14 18:00

car tout n'est que phénomène : tout dépend de tout, par un système de cause et d'effet, par un principe de conditionnalité. Les choses et les êtres s'articulent et existent uniquement dans un rapport, et non en eux-mêmes. Tout surgit et disparaît par une sorte de pacte de l'illusion, sur fond de vacuité, ce « rien » substantiel. Et le langage est une production de codes plus vaine encore que les phénomènes qu'il évoque. C'est pour cela que l'on peut dialectiquement affirmer une chose tout autant que son contraire. Non pas parce que l'on peut dire « n'importe quoi », car il s'agit encore de retrouver l'enchaînement, la raison, qui engendre ces processus, quand bien même elle serait tout aussi illusoire que ce qu'elle engendre. L'esprit ne doit ni s'accrocher, ni hypostasier, mais **flotter** à travers les sens, les renversements de sens et même à travers le non-sens.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 107 10/02/14 18:00

Quelques questions pour approfondir et prolonger

Compréhension

– Pourquoi les pouvoirs du Bodhisattva impressionnent-ils les moines ?
– Pourquoi le Boddhisattva répond-il « rien » à la question des moines ?
– Pourquoi les moines sont-ils déçus par la réponse du maître ?
– Les moines ont-ils raison d'être déçus ?
– Qu'attendent les moines de leur maître ?
– Pourquoi les moines privent-ils le Bodhisattva de funérailles ?
– Pourquoi l'adjoint retient-il sa colère ?
– Pourquoi les moines ne comprennent-ils pas les paroles de l'adjoint ?
– Peut-on supposer que les moines ont compris les paroles de Bouddha ?
– Quel est le sens du « rien » ?

Réflexion

– Comment peut-on comprendre quelqu'un sans lui parler ?
– Pourquoi le rien nous pose-t-il problème ?
– Doit-on chercher à accomplir quelque chose durant son existence ?
– Est-il possible de ne rien attendre des autres ?
– Pourquoi voulons-nous être rassuré ?
– Peut-on penser « rien » ?
– Méditer, est-ce penser ?
– La Vérité s'enseigne-t-elle ?
– L'essence des choses est-elle insaisissable ?
– Pourquoi supportons-nous difficilement que les choses nous échappent ?

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 108 10/02/14 18:00

13/ Pluie et soleil

Notre bonheur dépend-il de nous ?

Il était une femme qui pleurait tout le temps. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle se mît à pleurer à plusieurs reprises. Elle vivait seule, ses deux filles étant mariées. La première avait épousé un vendeur de parapluies et la seconde un vendeur de nouilles. Les jours ensoleillés, la femme se lamentait : « Hélas ! Il fait si beau ! Avec ce soleil, qui va acheter des parapluies ? Et que se passera-t-il quand le magasin sera fermé ? » Quand il pleuvait, elle se lamentait pour sa cadette. « Hélas ! Avec cette pluie, sans soleil, comment vont-ils faire sécher les nouilles ? Il n'y aura rien à vendre. Que ferons-nous alors ? »

Ses pensées toujours l'attristaient. Elle ne pouvait pas s'empêcher de pleurer. Ainsi la vieille femme vivait chaque jour le désarroi. Qu'il y ait pluie ou soleil, elle trouvait toujours une raison de se plaindre. Ses voisins ne savaient que faire avec elle, et en guise de plaisanterie avaient fini par la nommer « la pleureuse ».

Un moine vivait non loin de là. Il se demandait pourquoi cette femme pleurait tout le temps et lui posa un jour la question. Entendant ses explications, le moine lui répondit gentiment : « Madame, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter ainsi. Si vous le voulez, je vous montrerai comment être heureuse, et vous n'aurez plus besoin de vous lamenter. »

La pleureuse fut ravie de cette proposition. Elle demanda au moine de lui montrer immédiatement ce qu'il fallait faire. Il répondit : « C'est très simple. Vous avez juste besoin de changer votre perspective. Les jours ensoleillés, ne pensez plus à votre fille aînée qui ne peut pas vendre de parapluies, mais à votre cadette qui pourra faire sécher ses nouilles et les vendre. Les jours de pluie, pensez au magasin de parapluies de votre aînée, qui fera de bonnes affaires. »

Le visage de la vieille femme s'illumina. Elle s'empressa de suivre les conseils du moine et on ne la vit plus pleurer. On ne la reconnaissait plus. Depuis ce moment, elle fut connue comme « la femme sourire ».

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 118 10/02/14 18:00

La sagesse (prajñā)

Le Noble chemin ou sentier octuple est dans le bouddhisme la voie qui mène à la cessation de la souffrance, ainsi qu'à la délivrance totale. Ce chemin comporte huit membres regroupés en trois parties – le chemin triple – qui ne doivent pas être suivies séquentiellement, mais simultanément : sagesse, éthique et méditation. La première étape est la sagesse (prajñā) : elle consiste en une vision directe de la réalité, et en particulier des trois caractéristiques de l'existence. L'**impermanence** (anitya) qui établit que toute chose – être ou phénomène – est limitée dans le temps, et se voit par conséquent destinée à disparaître. L'**insatisfaction** ou **souffrance** (dukkha) qui établit que toute chose est insatisfaisante, que rien ne peut nous procurer un réel bonheur, qu'il n'y a rien à quoi on puisse totalement se fier. L'**impersonnalité** (anatta) qui établit que toute entité est dépourvue d'en-soi, qu'il n'y a pas de substance propre, et donc que rien ne peut être contrôlé ; tout ce qui existe n'est qu'une agrégation de phénomènes conditionnés, sujette à la dissolution.

Dans sa pratique, la prajñā, la grande sagesse parfaite, comporte deux volets. D'une part la **vision** – ou compréhension – juste de la réalité qui est prise de conscience parfaite car l'esprit ne se laisse pas distraire. D'autre part la **pensée** – ou discernement – juste, c'est-à-dire dénuée d'avidité, de haine et d'ignorance, centrée sur la réalité ultime. À la fois capacité cognitive et savoir-faire, la prajñā constitue une vision directe de la réalité, non obscurcie par le voile de l'ignorance. Elle est une sagesse transcendante, car elle se situe au-delà d'une pensée singulière attachée au moi individuel, elle permet de saisir la réalité intérieure des choses. On l'approfondit par degrés : tout d'abord la sagesse obtenue par l'audition des maîtres ou la lecture de texte, puis celle acquise par la réflexion personnelle, l'examen rationnel, l'analyse intellectuelle, et enfin celle obtenue par l'expérience personnelle et le développement de l'esprit. Il s'agit bien entendu de privilégier l'activité personnelle plutôt qu'un enseignement formel, où le savoir vient de l'extérieur. Au fur et à mesure de la pratique, l'esprit en vient à voir ses propres erreurs, principalement les réactions subjectives

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 119 10/02/14 18:00

et l'attachement, afin d'atteindre l'objectivité. Elle permet de saisir l'intimité des phénomènes dans leur particularité et leur contexte, mais aussi dans une conscience unitaire, en percevant les choses dans un rapport à une réalité ultime. En acceptant de changer de perspective, « la pleureuse » en est sans doute à la première étape du processus.

La liberté

L'expérience que fait l'héroïne de l'histoire, sur les conseils avisés du moine, est en quelque sorte celle de liberté. Elle vit dans le drame et la douleur, et par un simple détournement du regard elle connaît enfin le **bonheur**. Aussi simple que soit cette transformation, elle est en général difficile à appliquer mais facile à négliger ou à oublier. Ainsi Platon met au cœur du philosopher le principe de réminiscence : nous savons, mais nous devons chercher en nous-même et nous rappeler ce savoir.

La liberté décrite ici renvoie à plusieurs conceptions philosophiques. D'une part à la sagesse stoïcienne, telle qu'exprimée par Épictète, qui nous propose d'**accepter** ce qui ne dépend pas de nous et de **modifier** ce qui en dépend. « L'homme libre est à qui tout advient selon sa volonté, à qui personne ne peut faire obstacle. » Mais pour cela faut-il savoir diriger sa **volonté**. La sagesse consiste donc à distinguer l'un et l'autre, et à travailler ce qui est en effet de notre ressort.

Selon Descartes, en découvrant ce qui est « vrai et bon », la femme devient capable de poser un **jugement adéquat**, source de liberté. Elle décide de donner son consentement délibéré à sa manière de voir les choses, plutôt que de la subir.

Du point de vue de Spinoza, le moine invite la femme à une prise de conscience de la réalité du monde et de soi : en problématisant son attitude, en amplifiant sa vision du monde, on augmente sa puissance d'être. Elle perçoit les causes de ce qui la meut. Son **choix** devient délibéré car fondé en raison, au lieu de dépendre de ses craintes. De surcroît, elle n'est plus plongée dans les passions tristes et débilitantes, elle connaît enfin la joie, habilitante et libératrice.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 120 10/02/14 18:00

Pour Kant, elle devient sa propre **loi**, elle devient autonome, puisqu'elle choisit les principes selon lesquels elle va penser et agir. De plus, en suivant l'avis du moine, elle accepte de modifier sa manière de penser en un principe susceptible d'être étendu à tout un chacun.

Pour Sartre, à travers la rencontre du moine, la femme passe du statut « d'être en soi » à « être pour soi ». C'est-à-dire qu'elle prend **conscience** d'elle-même, elle comprend ce qui la détermine. Dès lors, elle peut s'engager librement dans une manière d'être choisie en connaissance de cause, quand bien même il s'agit d'un autre déterminisme. Elle choisit sa vie plutôt que d'en attribuer les causes aux circonstances, en se lamentant de son sort et en justifiant ainsi sa propre misère.

Le bonheur

Le bonheur est théoriquement ce que recherche chacun d'entre nous. La poursuite du bonheur, individuel ou collectif, est même revendiquée comme un **droit** dans certaines constitutions ou textes politiques fondateurs. Néanmoins, le problème essentiel d'un tel principe est que le bonheur ne signifie pas la même chose pour chacun d'entre nous, voire pour une société et chacun des individus qui la composent.

Quoi qu'il en soit, le bonheur s'acquiert en principe par la satisfaction d'une volonté, d'une **aspiration**. Il dépendra donc de l'un ou de l'autre. Le bonheur souffre cependant d'un paradoxe impitoyable. En principe, il poursuit un objet donné et se sent de fait en manque : il est frustré s'il ne l'obtient pas. Mais il peut tout autant l'être s'il l'obtient, pour la bonne raison qu'il n'a plus rien à poursuivre une fois l'attente comblée. Il s'agit donc de déterminer un nouvel objet à rechercher, et cette **quête** peut finir par être lassante.

D'autre part, lorsqu'on possède l'objet de son désir, le bonheur est grevé par la crainte de la perte qui prend parfois le dessus sur le bonheur présent. Ensuite, on s'aperçoit périodiquement de la prégnance du malheur par le fait que la moindre déconvenue dans notre existence fait oublier tout le reste de nos agréments. À tel

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 121 10/02/14 18:00

point que certains philosophes recommandent l'**abandon** de la poursuite du bonheur comme secret de celui-ci.

Examinons ce qui constitue le bonheur et le malheur pour l'héroïne de notre histoire. D'une part, elle se soucie de matérialité : elle est préoccupée par les questions économiques, par la survie financière. D'autre part, elle se soucie de ses enfants, plus que d'elle-même. En ce sens, elle cherche le bonheur **par procuration**, à travers autrui. Enfin, elle se soucie du futur, plus que du présent ou du passé. Ces différents choix ne sont pas conscients. Mais ce n'est pas sur ces différents points que le moine décide de la faire réfléchir, mais uniquement en regardant le problème dans une **optique différente**, en inversant la direction du regard, pour se rendre joyeuse plutôt que malheureuse.

L'**inquiétude** semble être ce qui donne sens à sa vie, un phénomène très courant. Mais on peut dire que le moine, à travers ses conseils, l'invite à prendre conscience d'elle-même, à observer son propre regard. Cette femme semble ne manquer de rien, elle pourrait s'en trouver heureuse. Aussi le moine a préféré lui montrer une manière différente d'envisager le futur. Sans doute est-ce là une stratégie de « consolation » plus facile, une voie du bonheur plus accessible à l'âme fragile.

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 122 10/02/14 18:00

Quelques questions pour approfondir et prolonger

Compréhension

– Pourquoi la femme pleure-t-elle ?
– La femme a-t-elle raison de se plaindre ?
– Pourquoi la femme ne voit-elle que le côté négatif des choses ?
– La femme projette-t-elle son propre malheur sur ses filles ?
– La femme se complaît-elle dans son malheur ?
– La femme accepte-t-elle la réalité du monde ?
– Pourquoi la femme se trouve-t-elle ravie de la proposition du moine ?
– La femme avait-elle besoin du moine pour changer de perspective ?
– Qu'apprend la femme en suivant les conseils du moine ?
– Quelle était l'intention du moine en offrant ses conseils à la femme ?

Réflexion

– Pourquoi aimons-nous nous plaindre ?
– Faut-il sortir de la plainte ?
– Quelle est la cause principale du malheur ?
– Pourquoi est-ce difficile d'être heureux ?
– Notre bonheur dépend-il de nous-même ?
– Est-ce une bonne décision que de voir principalement le côté positif des choses ?
– Peut-on montrer à quelqu'un comment être heureux ?
– Est-ce possible de changer notre façon de penser ?
– Notre regard détermine-t-il la réalité des choses ?
– En quoi consiste la sagesse suprême ?

© Groupe Eyrolles

sagesse_bouddhiste.indb 123 10/02/14 18:00